

LES NAUFRAGÉS

— Sentimental —

ROMAN

LES NAUFRAGÉS

Béatrice ORTEGA

ECHO Editions
www.echo-editions.fr

Toute représentation intégrale ou partielle, sur quelque support que ce soit, de cet ouvrage, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayant cause, est interdite (Art. L 122-4 et L 122-5 du Code de la propriété intellectuelle).

Le Code de la propriété intellectuelle du 1^{er} juillet 1992 interdit en effet expressément la photocopie à usage collectif sans autorisation des ayants droit. Or cette pratique s'est généralisée notamment dans les établissements d'enseignement, provoquant une baisse des achats de livres, au point que la possibilité même pour les auteurs de créer des œuvres nouvelles et de les faire éditer correctement est aujourd'hui menacée.

Direction artistique : Émilie COURTS

Photo de couverture : EC Média

© ECHO Éditions

ISBN : 978-2-490775-70-5

Chapitre 1

Sous un auvent de bambou recouvert de vétiver, Samantha, assise sur un tabouret de bois, conçu avec un rondin taillé dans un vieux tronc d'Eucalyptus, allumait un feu, entre quelques pierres pour cuire le déjeuner. Au menu : une jolie daurade grise grillée, des poissons de récifs façon bouillabaisse, avec des pommes de terre qu'elle avait dénichées sur l'île, et pour le soir, elle avait prévu un ragoût de porcelet sauvage, et en dessert des patates douces. La viande non consommée partait à la mer pour nourrir les poissons, surtout les requins. À l'aide du radeau, Matthew faisait de petits voyages pour jeter dans l'océan, les reliefs de leurs repas. Parfois, il escaladait la colline derrière leur campement, et déposait sur des rochers la viande non consommée pour que les rapaces et autres oiseaux ou animaux sauvages se repaissent à leur guise. Il admirait les condors qui survolaient parfois à haute altitude, leur coin perdu, et Matthew sentait que l'Amérique du Sud ne devait pas être très loin. La faune et la flore demeuraient leurs principales distractions.

*

Samantha avait acquis l'art et la manière de cuisiner les denrées les plus improbables, dont elle en ignorait même l'existence quelques mois auparavant, et lorsque cela était possible, elle les mettait en culture près de leur petit « domaine » entouré d'une jolie barrière construite avec des roseaux entrelacés, contre lesquelles elle avait planté des fleurs grimpantes, comme le jasmin ou la passiflore. À présent, elle maîtrisait l'art de la cuisine et les noms de presque tout ce qui se trouvait sur cette île. Elle en avait fait plusieurs fois le tour, sans toutefois grimper dans les hauteurs, et le refaisait régulièrement, car à chaque fois, elle faisait de nouvelles découvertes de variétés de plantes, et de fruits en fonction des saisons et des mois de l'année. Elle notait scrupuleusement ses trouvailles sur un carnet, et faisait le décompte du temps qui s'écoulait, du coup elle connaissait toujours la date du jour, un moyen pour elle de garder quelques repères. Elle en avait besoin, il lui était très difficile de vivre au présent, sans aucune notion de futur, qui allait avec le mot projet, projection, évolution. Elle ne pouvait plus se propulser en avant, seule l'idée de survie comptait et l'obsédait. Son passé était parti en emportant ses illusions, et tous les mensonges qu'elle avait formulés au cours de sa carrière, et de sa vie, surtout lorsqu'elle se voilait la face pour plaire, pour ne pas froisser, ou blesser autrui. Aujourd'hui tout avait sombré, en même temps que le bateau sur lequel elle était. Sa famille se limitait à un père encore en vie, du moins elle l'espérait, car elle ne le voyait plus très souvent, et s'il venait à mourir elle ne le saurait même pas, et une amie très chère qu'elle aurait aimé avoir auprès d'elle.

Quant à Matthew, il ne se préoccupait nullement de savoir, si c'était lundi, mardi, ou dimanche, il trouvait ces détails futiles. En

revanche, il savait que Samantha gardait en elle ce besoin viscéral de se raccrocher au temps qui passe, pour garder un semblant de maîtrise sur sa vie, et il le comprenait très bien. Chaque tour de cadran était pour elle une véritable torture, car la vieillesse la guettait au détour du chemin.

Il achevait la construction d'un abri pour le bois, il bricolait vite et bien, comme s'il avait fait cela toute sa vie, et leur camp retranché était devenu très confortable. Pour la décoration, Samantha avait planté une allée de fleurs exotiques aux couleurs vives, et aux parfums subtils, venant de bulbes qu'elle avait déplantés d'un peu partout, et qui finissaient tout autour du pied du séquoia, ou autour de la maison. Elle avait la main verte, et aimait les plantes et les fleurs. Ils avaient tout bâti de leurs mains, avec les moyens du bord, c'est à dire avec tout ce qu'ils avaient trouvé dans l'épave du bateau juste avant qu'elle ne coule, des objets hétéroclites, des planches de bois, qui leur avaient servi à l'élaboration de la cabane et de la clôture, puis le bateau s'était enfoncé dans les profondeurs du Pacifique, perdu à jamais. À la nage, Matthew avait fait de nombreux aller-retour, pour ramener le plus de choses possible, Samantha l'avait aidé pour les objets les plus légers. Tout, ce qu'ils avaient repêché, était conservé jalousement, à l'abri des convoitises d'un hypothétique rodeur. Leur mesure, composée de deux pièces, possédait un petit coin dit « pour la détente », était située dans les branchages, fabriquée en bois, elle était une réelle réussite. Matthew avait les mains abîmées, et calleuses à force de travailler, et Samantha les lui massait chaque soir avec de l'huile de Tamanu, parfumée aux fleurs d'Ylang Ylang et de fleurs de Tiaré qu'elle écrasait. Elle se servait du lait de Coco pour préparer des sauces, et de bons petits

plats, et l'huile de coco pour conserver une peau souple, qu'elle s'appliquait sur tout le corps, et les cheveux, après avoir pris son bain dans la restanque, au pied de la cascade d'eau douce près du camp. Ils y passaient des moments délicieux, depuis ce jour néfaste où toute leur existence avait basculé, dans une autre équipée, qu'ils n'avaient pas choisie. Leurs corps étaient beaux ; ils nageaient sur et sous l'eau, sans se soucier de quoi que ce soit, plongeant, jaillissant de l'eau, s'éclaboussant comme des enfants qui joueraient ensemble, et Matthew prenait Samantha dans ses bras, la serrait très fort, il l'adorait. Jamais il n'aurait pensé aimer autant une femme, qui plus est, son aînée de vingt ans. Edith Piaf pensait que l'amour était essentiel à la vie, elle avait sans doute raison. Elle avait été aimée passionnément par un homme bien plus jeune qu'elle, Théo Sarapo, son second mari, et bien d'autres gens de par le monde vivent un grand amour malgré leur différence d'âge, aujourd'hui il en faisait partie, et ces instants de profonde tendresse étaient une félicité. Pour rien au monde, il n'aurait changé sa place avec un autre. Ils évitaient le sujet sur leur ressenti, dissimulant des sentiments trop complexes à expliquer avec des mots, car parfois les mots manquent pour dépeindre un sentiment particulier, et il est très laborieux de dénicher ceux qui sonnent juste.

Chacun d'eux, pudiquement, et sans concertation aucune, dissimulait avec plus ou moins de réussite, ses peurs, ses appréhensions, ses chagrins, pour ne pas déstabiliser l'autre. Ils devaient conserver la moindre parcelle de courage encrée au fond de leurs cellules, pour remettre chaque jour l'ouvrage sur le métier, et donner un sens à cette aventure, qui en réalité n'était qu'une survie. L'équilibre entre la folie et la sérénité était ténue, surtout pour